

de porte formée de joncs et de tiges flexibles en défendait l'entrée. L'intérieur s'enfonçait à une profondeur de plusieurs mètres. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte s'élevaient plusieurs rangées de pierres formant une pyramide qui supportait une soutane et un bréviaire. Le sauvage parut déconcerté de la solitude de ces lieux. Cueillant quelques fraises qui s'étaient épanouies dans une sorte de jardin cultivé autour du rocher, il les fit sucer aux enfants qui pleuraient de faim jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis.

Les déposant alors sur la couche de feuilles, il se nourrit lui-même d'un demi-pain qu'il trouva près de la pyramide. Puis, s'asseyant à l'entrée de la grotte, il se mit à écouter les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés du printemps. Mais ces merveilles ne purent longtemps l'arracher à ses préoccupations. Comme celles-ci ne cessaient de l'agiter, il s'étendit de tout son long sur le lit de feuillage, afin de leur échapper et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Il fut réveillé au déclin du jour, par une voix qui disait lentement : " Mon fils, le Seigneur soit avec vous." Le sauvage se leva aussitôt et se sentit pénétré d'un vif sentiment d'admiration à l'aspect d'un beau vieillard qu'il avait devant lui... Le père Mesnard avait fait son éducation au séminaire de Saint-Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, s'était de bonne heure emparé de son esprit. Pendant trente ans, il avait parcouru les forêts de ce pays à travers mille périls et au prix de fatigues inouïes.

Quand ses forces avaient commencé à s'affaiblir, il était venu se fixer sur les rives du lac Huron où il avait réuni autour de lui une petite société de sauvages qu'il s'efforçait de gagner aux salutaires habitudes de la vie civilisée. Il tenait, en ce moment, un bréviaire sous son bras et s'appuyait d'une main sur un bâton blanc. Sa taille était élevée ; sa figure portait les traces des privations et des souffrances qu'il avait endurées pendant une vie remplie de mille vicissitudes. Sa longue barbe lui donnait un air si vénérable, qu'en sa présence on ressentait pour lui un respect mêlé d'admiration. Tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime et cependant le son de sa voix était si affectueux qu'il était impossible de l'entendre sans l'aimer.

Un instant le sauvage demeura interdit en sa présence, mais secouant bientôt cette impression, il s'écria d'une voix rude et féroce :

— Ces enfants sont ceux de mon plus mortel ennemi : il aimerait mieux mourir que de leur voir embrasser ton culte : fais-les chrétiens et je serai vengé.

— Mais au moins, dites-moi le nom de ceux qui leur ont donné le jour.

— Robe noire, obéis et tais-toi, car ce nom tu ne le sauras jamais. Je te connais ! Pour les renvoyer à leurs parents, tu ne craindras pas la mort.

— Mais ces pauvres innocents que t'ont-ils donc fait ?

— Rien. Mais leur père apprendra un jour qu'ils sont devenus chrétiens et il en mourra de rage.

En disant ces mots, le chef iroquois partit d'un grand éclat de rire, et, s'élançant de rochers en rochers, il disparut, laissant au vieillard le soin d'élever ces enfants que semblait lui envoyer la Providence. Dans d'aussi perplexes circonstances, le missionnaire n'hésita point à devenir pour eux un second père. Les prenant dans ses bras, il les bénit, versa sur leur tête l'eau régénératrice, et courut les porter à une femme iroquoise de la jeune chrétienté qu'il avait réunie autour de ses rochers. Celle-ci les éleva jusqu'au moment où ils purent tous deux venir habiter la cellule du bon père, qui les aima bientôt de la plus tendre affection. Et comment aurait-il pu ne pas en être ainsi ?

Jamais regard n'avait contemplé un plus joli groupe que

celui de ces deux chérubins dont la beauté eût fait envie aux anges du ciel. Rien de plus caressant, de plus doux, de plus aimant que ces deux beaux enfants. Le vieillard semblait remâtré en les contemplant, et souvent, les attirant sur sa poitrine, il les couvrait de ses baisers et bénissait Dieu de lui avoir donné ce bonheur dans sa vieillesse comme une anticipation des récompenses réservées à sa vie laborieuse et sainte.

Leur beauté morale et physique ne fit que croître avec l'âge. Ils vivaient toujours ensemble et là où l'on rencontrait le frère on était sûr d'apercevoir bientôt la sœur. Nélida, timide et tendre, se montra de bonne heure compatissante aux maux des autres. Sa plus douce occupation était de sécher les larmes de ceux qu'elle voyait souffrir et de venir aux secours des malheureux. Cependant elle se plaisait aussi à suivre son frère au milieu des bois, à le voir grimper aux arbres, comme les autres petits sauvages ou traverser la rivière à la nage, comme un jeune bison qui va se baigner dans le fleuve.

Aucun de ses compagnons n'était plus habile à bander un arc et à frapper l'oiseau fuyant à travers les airs. Aux ruses du sauvage, il joignait le jugement d'un européen ; aussi son ascendant sur les enfants de la petite chrétienté iroquoise était-il déjà pareil à celui que possédaient les sacheus les plus expérimentés dans l'assemblée des guerriers de leur tribu. Le missionnaire s'en félicitait secrètement, car il voyait dans ce généreux et intrépide enfant un chef futur de sa nouvelle église qu'il saurait défendre, après lui, contre les influences des barbares, en la préservant d'une ruine fatale.

Afin de compléter son œuvre, le père Mesnard envoya Nélida au couvent de Montréal où elle devait achever son éducation.

Ottanis, au contraire, fut envoyé au séminaire de Québec, pour compléter les études humanitaires qu'il avait commencées sous la direction du bon missionnaire. Plusieurs années s'écoulèrent avant que les deux enfants ne fussent de nouveau réunis pour ne plus se séparer jamais.

A leur retour, quelle ne fut pas leur surprise en apercevant auprès de la grotte du missionnaire un gracieux ermitage à plusieurs compartiments qu'il leur avait fait élever en leur absence. De là, on découvrait au loin le paysage le plus enchanteur. L'ermitage lui-même était une petite merveille. Le dierre serpentait tout autour et l'abritait contre la violence des pluies.

Une fraîche pelouse s'étendait entre les rochers, et, tout auprès, un gracieux berceau de charmille s'élevait au milieu du petit jardin du bon prêtre. C'était modeste, mais c'était poétique et beau comme un nid de rossignol entre les fleurs qui décoraient de leur éclat la nudité du roc. La reconnaissance arracha des pleurs à ces deux beaux jeunes gens qui se jetèrent dans les bras du bon prêtre et le couvrirent de leurs larmes d'amour et de pieuse gratitude.

Ils avaient seize ans ! Tous deux, en grandissant, étaient presque devenus méconnaissables, car des merveilles s'étaient opérées en eux pendant cette longue absence. Le frère et la sœur qui se revoyaient pour la première fois après avoir si longtemps soupiré après cette heure à jamais fortunée, se regardaient avec un muet étonnement, comme si, au réveil d'une longue nuit, une fée mystérieuse avait touché leur existence de son talisman miraculeux.

Nélida qui, à son départ, se faisait de longues tresses de sa chevelure une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche satin, qui se nouait derrière les oreilles. Le reste de sa tenue, quoique continuant à se modeler sur les costumes des sauvages qu'elle préférait à ceux des françaises, décelait le plus exquis instinct du beau, si naturel à son sexe. L'étude avait développé les charmes de son esprit qui ne pouvaient guère être égalés que par ceux de sa personne.

Ottanis, au contraire, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans l'étude du goût et de l'élégance. Il semblait même n'avoir jamais songé à prendre le moindre soin de sa